Jardin, par delà le pavillon des Monnaies? Nous trouvons d'abord les *Lutteurs*, un beau groupe de M. Ottin merveilleusement rendu en galvanoplastie ronde bosse par la maison Christofle: puis vient un *Vainqueur au combat des coqs*, de M. Falguière. Ce bronze, envoi de Rome, appartient au Musée du Luxembourg. Le martyre d'*Hypathie*, marbre de M. Gaston-Guitton, le suit. Autour de cette ligne de statues sont le *Chanteur florentin*, grande médaille d'honneur au salon de 1866, et le *Narcisse*, médaillé en 1865. Ces deux œuvres remarquables, dont nous avons reproduit la première, sont de M. Dubois.

Nous retrouvons plus loin deux marbres de M. Gaston-Guitton, également bien réussis: l'*Attente* et le *Printemps*.

En reprenant notre ordre de marche, voici

VUE PRISE DANS LE JARDIN CENTRAL. — Dessin de M. Weber.

l'*Enfant à la coquille*, très-joli marbre de M. Carpeaux, puis l'*Aristophane*, un bronze de M. Moreau, médaillé à l'un des derniers salons, le *Chactas*, un marbre un peu trop classique de M. Gruyère, et la *Madeleine*, marbre de M. Chaterousse, aussi sur un modèle un peu trop convenu.

L'*Andromède* de M. Carrier-Belleuse, médaillé de 1866, est d'une exécution vivante.

Nous sommes enfin en présence du *Mercure* de Brian, cette belle chose inachevée, cette œuvre vraiment antique interrompue par la mort, et à laquelle on a donné en 1864 une grande médaille posthume.

Quand nous aurons mentionné la *Dévideuse* de M. Salmson, nous serons au bout. N'oublions pas pourtant, sur le côté, à gauche, le groupe de bronze de M. S. Dénéchaux, *Jeune femme caressant sa chimère*. Il y a également du même auteur, parmi les expositions de bronzes du Palais, un *César écrivant ses Commentaires*, que nous reproduirons.

Nous avons fait ce dénombrement des statues autour du Jardin central, afin de montrer que nous avons le droit de lever la tête, devant la belle exposition sculpturale de l'Italie. Remercions notre dessinateur M. Weber de nous avoir fourni cette occasion.

FR. DUCUING.

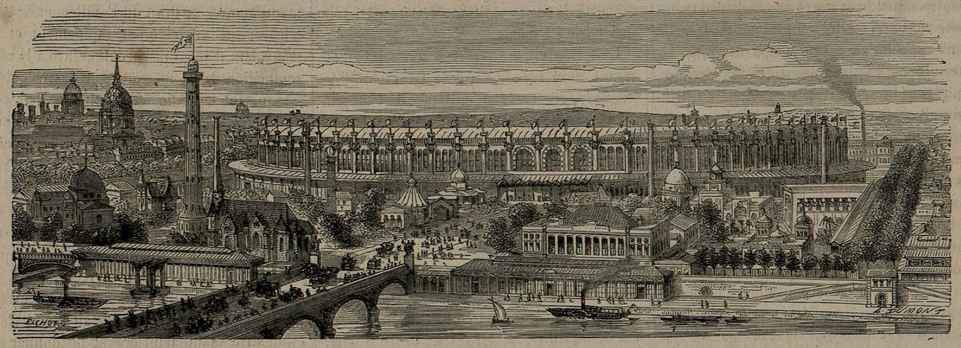
Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

ILLUSTRÉE

PUBLICATION INTERNATIONALE AUTORISÉE PAR LA COMMISSION IMPÉRIALE



ÉDITEURS :
M. E. DENTU,
Concessionnaire du *Catalogue officiel*, éditeur de la Commission impériale.
M. PIERRE PETIT,
Concessionnaire de la photographie du Champ de Mars, photographe de la Commission impériale.

60 Livraisons de 16 pages in-4°.
PRIX DE L'ABONNEMENT
Aux 60 livraisons pour toute la France. . . . . 30 fr. » c.
La Livraison . . . . . » 50
Par la poste . . . . . » 60
Pour l'étranger, les droits de poste en sus.
Bureaux d'abonnements : rue de Richelieu, 106.

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. F. DUCUING,
Membre du Jury international.
COMITÉ DE RÉDACTION :
MM. Armand DUMARESQ, Ernest DRÉOLLE, MORENO-HENRIQUEZ, Léon PLÉE, Aug. VITU, membres du Jury international.

SOMMAIRE DE LA 46e LIVRAISON.

10 Octobre 1867.

I. *Le Portugal* (1 grav.), par M. Raoul Ferrère. — II. *Musée rétrospectif : Le Miroir de Charles II* (1 grav.), par M. Octave Lacroix. — III. *La Rue de Lorraine* (1 grav.), par M. J. Laurent-Lapp. — IV. *Les deux Rois de Bavière* (2 grav.), par M. Fr. Ducuing. — V. *Les Tableaux de MM. Théod. Rousseau et Français* (2 grav.), par M. Olivier Merson. — VI. *Les Draps* (1 grav.), par M. Prosper Poitevin. — VII. *L'Eau de Mélisse de M. Boyer* (1 grav.). VIII. *Petits Métiers : La Fabrique de Savon parfumé* (1 grav.). IX. *La Machine Bourdon* (1 grav.), — par M. A. Chirac. — X. *Chronique*, par M. Fr. Ducuing. — 11 gravures.

EXPOSITION DU PORTUGAL. — Dessin de M. Ryckebusch.

I

Le Portugal à l'Exposition.

L'Exposition, à quelque point de vue qu'on l'étudie, offre toujours des enseignements féconds et des aspects intéressants. Si elle nous montre à quel haut degré de prospérité matérielle sont arrivés des peuples nés d'hier, elle nous rappelle en même temps des époques exceptionnelles dans l'histoire de certains peuples qui ne sont entrés que depuis peu de temps dans la voie du progrès. Quelques pays apportent à l'Exposition le spectacle d'un présent merveilleux; d'autres y arrivent avec les promesses de l'avenir garanties par les souvenirs d'un passé glorieux.

La commission Portugaise, inspirée par l'initiative de son président, M. le comte d'Avila, a fait acte de goût en évoquant de pareils souvenirs, et en puisant les éléments de la décoration dans les monuments impérissables qui couvrent le Portugal et qui datent presque tous de la même époque. Dans la galerie du travail, au milieu de toutes ces machines admirables, mais sans poésie, de ces colosses de fer et d'acier qui mugissent et qui crient, mais qui ne disent rien à l'âme, s'élève un élégant édifice qui rappelle l'architecture du monastère de Belem, bâti pour perpétuer le souvenir de l'expédition de Gama comme, plus tard, l'Escurial pour accomplir un vœu fait à la bataille de Saint-Laurent. Ses dentelures élégantes, ses festons d'une délicatesse exquise, tous ces enchantements de la pierre fouillée et percée à jour, produisent un effet inattendu et charmant. La façade de la section portugaise offre une reproduction de la même architecture. C'est une bonne fortune pour l'élite du monde civilisé réunie à Paris que de pouvoir étudier d'après ses types les plus purs cette architecture singulière, assemblage de styles divers, fusion de plusieurs écoles différentes. Le gothique flamboyant s'y marie à l'art de la Renaissance, et l'influence du style mauresque y est également reconnaissable. L'ogive gothique et le plein cintre romain, les trèfles à jour et les broderies d'arabesques, les niches de saints à demi surmontées de pinacles, les roses découpées à jour, on retrouve tout dans ces monuments dont l'ensemble manque peut-être un peu d'harmonie et d'unité, mais dont les détails brillent par tant de finesse et de grâce. C'est une débauche de pierre, un feu d'artifice architectural. L'œil est ébloui et l'on ne veut point se rendre compte de ses impressions, de peur de gâter son admiration en les analysant.

C'est une heureuse idée qui a présidé à la conception de la galerie de l'histoire du travail; et si les organisateurs de cette exposition dans la section française sont parvenus à y réunir des richesses inestimables, il faut reconnaître que les nations étrangères ont envoyé de leur côté des objets d'un bien grand intérêt; mais aucune d'elles ne possède une collection de merveilles archéologiques semblable à celle du Portugal. Au milieu de la salle s'élève la vitrine où sont renfermés les objets envoyés par le roi. C'est là qu'on admire le célèbre ostensoir fondu, dit-on, avec le premier lingot d'or que Vasco de Gama rapporta de son expédition. M. Octave Lacroix en a parlé ici même.

La même vitrine renferme un fruitier en argent doré représentant le triomphe d'Alexandre, une croix en or datant de 1206, un calice du seizième siècle. Tous ces objets sont ornés de sculptures en relief d'un travail exquis et, chose remarquable, ils semblent sortir des mains de l'orfévre, si grande était la pureté du métal employé.

Deux vitrines latérales ont reçu les objets du culte conservés dans les trésors des principales cathédrales du royaume, particulièrement de celles de Lisbonne et d'Evora. On y remarque un drap en velours brodé qui, selon la tradition, appartint à l'ordre d'Aviz, des chasubles ornées de broderies d'une richesse et d'une perfection de travail inouïes, deux beaux plateaux en argent doré rehaussés de figurines exquises, au roi, une autre paire de plateaux en argent repoussé, au baron de Pombeiro.

Les murs sont couverts d'excellentes épreuves photographiques représentant les principaux édifices du royaume. Voilà Guimaraëns, première capitale de la monarchie portugaise, où Alfonso Henriquez se fit couronner après la victoire qu'il remporta à Ourique sur cinq rois maures en 1009; Coïmbre, la vieille cité universitaire, la reine du Mondego, entourée de vignes et d'oliviers, et dominant les plaines fertiles à travers lesquelles le fleuve emporte rapidement vers l'Océan les ondes limpides de la fontaine des Amours, si doucement chantées par le Camoens et dont la pureté n'a jamais été troublée qu'un jour par le sang de la malheureuse Inès de Castro; voilà Thomar, l'antique résidence des templiers; le couvent de Batalha, célèbre par ses magnifiques vitraux du quinzième siècle, et enfin la tour de Belem qui s'élève sur la rive gauche du Tage.

Non moins remarquables sont les reproductions photographiques des carrosses appartenant à la maison royale; ces carrosses, qui datent des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, ne sont employés que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles; ils sont couverts de sculptures en bois dorés et de peintures exécutées par les premiers artistes portugais.

Si l'on n'écoutait que son admiration, on se laisserait entraîner bien au delà des limites que comporte l'étude consciencieuse mais rapide de cette section. Quittons donc résolûment la galerie des œuvres d'art et pénétrons dans les salles réservées aux produits de l'industrie.

L'industrie portugaise n'a véritablement pris un essor sérieux que sous le règne de don Pedro II, troisième souverain de la dynastie de Bragance. Grâce à la protection éclairée du ministre Ericeira, des ouvriers furent appelés d'Angleterre pour mettre en œuvre les matières premières que fournissait le royaume; c'est ainsi que furent fondées les manufactures de drap du Covilhâo et de Portalègre, qui prospérèrent rapidement et se trouvaient déjà en mesure de suffire à la consommation de la métropole et des colonies, lorsque fut signé le fatal traité de Methwen qui, permettant l'importation des draps anglais, porta un coup mortel à l'industrie naissante et fit du Portugal une ferme de l'Angleterre. En vain le marquis de Pombal essaya-t-il de ranimer l'industrie nationale en lui assurant le monopole des colonies, l'invasion française rétablit plus solidement que jamais l'influence de l'Angleterre.

Depuis une trentaine d'années seulement, le Portugal, pénétré de la nécessité de rétablir l'industrie manufacturière et de donner au royaume les moyens de suffire à sa propre consommation, a fait dans ce sens des efforts sérieux qui ont produit des résultats incontestables. Des expositions industrielles furent organisées : la première eut lieu à Lisbonne en 1849, une seconde à Porto en 1857; en même temps, le Portugal participait aux expositions universelles de Londres et de Paris et organisait en 1865 celle de Porto, qui fut très-brillante et où tous les pays se firent représenter. Cette année, le Portugal a envoyé chez nous un grand nombre d'exposants répandus dans presque toutes les classes. Le nombre des récompenses qu'ils ont obtenues est de 262.

Il y a peu de chose à dire sur les groupes II et III; dans le matériel des arts libéraux, on remarque particulièrement les épreuves typographiques, ainsi que les spécimens d'ornementation en stuc et en bois exposés par l'association commerciale de Porto.

Les meubles de luxe sont rassemblés dans une salle qui sert de lieu de réunion aux membres de la Commission portugaise. Les armoires, les tables qu'on y voit sont d'excellents travaux d'ébénisterie, et peuvent soutenir la comparaison avec les produits similaires des autres pays. La verrerie est soignée et les cristaux affectent en général des formes élégantes. Quant aux faïences et aux poteries de Coïmbre, elles ont conservé le cachet d'originalité auquel elles doivent leur antique réputation.

Plus intéressante pour l'homme spécial est l'étude des produits de l'industrie manufacturière. Quand on pénètre dans la galerie du vêtement, les regards se portent tout d'abord sur les vitrines qui renferment les beaux échantillons de soie exposés par l'Orphelinat du baron de Nova-Cintra et par MM. Silva et Alvès de Porto, et par le comte de Samoraëns. On comprendra aisément, d'après la qualité des produits et le nombre des exposants de la classe 31, que la manufacture de la soie ait toujours été spécialement favorisée par le gouvernement portugais. Dans le milieu du siècle dernier, le marquis de Pombal fit établir à Chacim, près de Bragance, aux frais de l'État, une filature modèle qu'il plaça sous la direction de maîtres habiles appelés d'Italie. Bien que l'établissement de Chacim ne tardât pas à être abandonné après la chute de Pombal, comme tant d'autres créations de ce ministre, l'industrie de la soie est restée la mieux protégée et la plus répandue du royaume. Aujourd'hui les manufactures de Porto et de Lisbonne occupent cinq cents métiers, qui mettent en œuvre non-seulement toute la soie produite dans le pays, mais encore celle de provenance étrangère.

Les tissus de laine cardée ne sont pas moins dignes d'attention. Si les draps qu'on voit à l'Exposition ne brillent point par la finesse et le velouté, en revanche, ils ne laissent rien à désirer sous le rapport de la qualité et de la solidité. Les lainages, les tricots et les articles de bonneterie, qu'on fabrique à Lisbonne et à Porto, ne doivent pas être non plus oubliés.

Si la vigoureuse impulsion donnée pendant ces dernières années à la filature et au tissage mécaniques du coton, n'a pas encore produit tous les résultats désirables, on ne peut nier, d'après l'examen des produits exposés par le Portugal, que l'industrie cotonnière, dans ce royaume, ne soit appelée à un brillant avenir. Les cotonnades de Lisbonne et de Porto sont uniquement employées par le peuple, à cause de leur solidité et de leur bon marché.

Voici la bijouterie, une des plus anciennes industries du royaume. Les femmes portugaises ne sont pas moins filles d'Ève que celles des autres pays; elles ne travaillent que pour pouvoir convertir leurs épargnes en joyaux, et les jours de fêtes, il n'est pas rare de voir les paysannes comme les bourgeoises porter sur elles jusqu'à dix et douze livres d'or en bijoux. Une des plus charmantes industries de ce genre est celle du filigrane dont Porto est le centre et qui paraît être d'origine mauresque.

M. Leite, joaillier à Lisbonne, expose la collection complète des décorations portugaises. Peu de pays possèdent un aussi grand nombre d'ordres de chevalerie existants que le Portugal.

Une vitrine basse renferme une collection de petites statuettes très-remarquables d'exécution, et représentant les types et les costumes des différentes provinces du Portugal. Les hommes sont, en général, de petite taille, bien faits, forts, agiles; leur teint a ces tons basanés si beaux chez les Arabes. Les femmes, sans avoir le cachet piquant et voluptueux de l'Andalouse, sont gracieuses et bien faites; leurs beaux cheveux noirs lustrés sont relevés sur le sommet de la tête et l'éclat de leurs yeux n'est tempéré que par la dignité de leur maintien, grave mais sans roideur. Leur personne tout entière présente une heureuse combinaison des types chrétien, juif et arabe. Tout simple que soit leur costume, elles le portent avec grâce et aisance: une jupe en indienne ou en drap, généralement sombre, de couleur dans quelques provinces, un petit corsage agrafé par devant, de manière à laisser voir la chemise, le cou découvert et orné de colliers en grosses perles d'or soufflé, comme les paysannes de la campagne de Rome en portent; un chapeau à larges bords et des sabots recouverts de cuir; tel est le vêtement des paysannes dans tout le royaume. Celui des hommes ne présente aucune particularité remarquable.

Il serait bien temps de revenir sur un préjugé qui n'était pas sans fondement il y a trente ans, mais qui n'a plus aujourd'hui autant raison d'être. On a dit et on répète encore que les fournisseurs de Londres et de Paris possèdent seuls l'art d'habiller avec comfort et élégance. Il est incontestable qu'aujourd'hui les bonnes traditions en matière de coupe ne sont plus restreintes au boulevard des Italiens et à Regent-Street; si l'on veut s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur la vitrine de M. Christian Keil, tailleur de S. M. le roi don Pedro, de regarder les bottes, les chaussures d'hommes et de femmes exposées par Mme veuve Stellpflug, ainsi que les coiffures militaires sortant des ateliers de la maison Bello, de Lisbonne.

Dans un second article, nous parlerons de la véritable richesse du Portugal : les produits de son sol.

RAOUL FERRÈRE.

II

MUSÉE RÉTROSPECTIF.

Un miroir de Charles II.

Nous avons remarqué déjà combien l'Angleterre contemporaine, au point de vue des arts — de la peinture particulièrement et de la sculpture — se tient au-dessous de ce qu'elle est réellement et s'affirme avec gloire au point de vue politique, littéraire et industriel.

Toutefois, dans les galeries de l'*Histoire du travail*, dans le Musée rétrospectif des curiosités et des merveilles, elle reprend dignement sa place et remonte à son rang. On y constate que si les intérêts matériels, se développant de plus en plus, ont pu arrêter un moment ou ralentir le progrès des arts proprement dits, ces arts ont eu jadis leur époque heureuse et brillante en Angleterre et qu'ils ont fleuri là aussi bien qu'ailleurs.

Les aïeux en ce sens plaident pour la postérité.

Il y a là, en effet, une variété d'échantillons et de produits qui marient la richesse à l'élégance, les délicatesses de l'inspiration et du goût aux délicatesses du savoir-faire et de la mise en œuvre, et qui rendent témoignage à d'ingénieux et de patients ouvriers, — orfévres, argentiers, émailleurs du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle.

Ces belles reliques des âges révolus ne sauraient être consultées ni étudiées avec trop de soin. Cuvier n'avait besoin, dit-on, pour retrouver et reconstruire dans toutes ses dimensions et dans ses formes une de ces créatures antédiluviennes, qui ont disparu de la surface de la terre, que du plus petit ossement déterré çà et là : l'os frontal ou l'arcade sourcilière, une phalange de doigt, moins encore, une dent. L'animal était ressuscité en quelque sorte par le savant, et il revivait pour l'étonnement et l'instruction des siècles nouveaux.

Dans l'ordre intellectuel et moral, tout se tient de même ou s'appelle et s'enchaîne, et l'observateur studieux, le philosophe qui sait l'histoire, peuvent, devant tel ou tel débris conservé ou découvert, ressaisir les traces et signaler les marques des idées disparues, des opinions, des systèmes, des vertus et des vices. Rien n'est indifférent aux yeux du sage, a-t-on dit, et l'on a eu raison. Un meuble, une chaise, un fauteuil, une table, abondent en révélations, et ils trahissent non seulement la main qui les a faits, mais encore la vie et les habitudes de leur possesseur. Les mollesses, par exemple, et les légèretés mondaines du dix-huitième siècle, de Louis XV, se reflètent crûment sur tout ce qui nous vient de cette date. Puis voilà qu'en quelques années les caractères se modifient, la mode change, le caprice tourne et, près du style Louis XV, nous avons alors le style Louis XVI, qui est tout autre.

On peut donc relire, en quelque façon, toute l'histoire de l'humanité, pour peu qu'on aitle regard attentif et l'esprit en éveil devant cette partie de l'Exposition universelle qu'on désigne sous le beau nom de l'*Histoire du travail*.

Cela posé, regardez avec moi ce splendide miroir qui appartenait en l'an de grâce 1670 à Sa Majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Regardez et admirez-en le cadre d'un luxe extrême, travaillé tout entier au marteau et où, sur l'argent repoussé, vous relèverez une multitude d'ornements significatifs et caractéristiques de l'époque déréglée et frivole qui les a produits. On n'a pas besoin de voir gravé au-dessus de ces guirlandes le chiffre de Charles II, pour deviner que ce miroir a dû être commandé par lui, exécuté d'après ses inspirations, et que lui-même et la société galante qui l'entourait en ont compris et apprécié tous les détails. Et bientôt vous verrez surgir dans votre mémoire, tous ensemble ou l'un après l'autre, les personnages insoucieux et dissipés de ce règne ou plutôt de cette cour qui, dispersant à plaisir et